

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **78 (1990)**

Heft 5

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Jeunes : la génération sida

Comment les jeunes perçoivent-ils le sida ? Quel est l'impact de l'information qu'on leur dispense ? Qu'attendent-ils/elles des adultes angoissé-e-s que nous sommes ? Une grande enquête de Femmes suisses.



6 **Sous l'apparent ras-le-bol, l'angoisse persiste. (Photo Helena Mach)**

Ce dossier a été réalisé par Brigitte Mantilleri avec la collaboration de Béatrice Berset, Simone Chapuis, Cilette Cretton, Michèle Michellod, Silvia Ricci Lempen et Edwige Tendon.

Difficile à aborder, ce sida qui prend corps et âme et fauche la jeunesse. Difficile pour les parents de garder la tête froide et de ne pas réinvestir la sexualité de leur progéniture.

Difficile pour les jeunes d'en parler. Mais, au fond, en parle-t-on vraiment ? Selon les spécialistes et les jeunes eux-mêmes, il y a saturation, ras-le-bol de cette pesante campagne souvent trop scientifique, abstraite, menée tambour battant. Les jeunes ne s'y retrouvent pas dans cette terminologie, ces menaces, ces préservatifs brandis tous azimuts qui atterrissent comme ça, d'un coup, d'une heure à l'autre, sur le pupitre de la salle de classe, entre le plumier, le cahier de composition et le chewing-gum...

Il est vrai que la campagne a parfois manqué d'humour, d'amour et d'un rien de légèreté...

Mais il est vrai aussi que la prévention est nécessaire, que les jeunes enregistrent vite et peuvent ainsi adopter immédiatement un comportement sans risque... ou presque, car la jeunesse aime le danger !

Vrai enfin que la campagne très « sexuelle » a permis de découvrir que souvent les moins de 20 ans n'ont pas franchi le pas de l'amour ou qu'ils en sont aux premiers romantiques et platoniques balbutiements. Le *stop sida* placardé sur les murs les gêne.

Les adultes ont également découvert que le sida n'est pas la seule préoccupation des adolescents, mais qu'il a permis d'aborder la sexualité et les questions qui sont réellement celles des jeunes.

Cedric Wicht, un des responsables d'Infor Jeunes (GE) en énumère quelques-unes : « Comment rencontrer un partenaire, comment s'engager dans une relation, comment ne pas être seul, comment trouver un appartement pour vivre avec quelqu'un ? » Toujours selon lui : « La prévention a pointé du doigt la vie sexuelle, les jeunes ont répondu sur le registre de la vie affective. »

Oh, mais personne n'est à blâmer dans ce fourvoiement, le sida étant tombé un peu abruptement dans le monde des adultes et des jeunes.

On ne parle déjà pas facilement de sexe entre contemporains, alors le dialogue sur ce thème entre différentes générations est forcément laborieux, surtout si les tabous ne sont pas tombés.

Peut-être également que le bureau de l'assistant social ou bien la salle de classe ne sont pas les cadres les plus favorables à ce genre de discussions, car pour parler vrai, il faut payer de sa personne. Cédric Wicht : « Il devient alors plus facile de parler le même langage. La prévention du sida doit déborder les institutions. » Et ce n'est



Le sida a-t-il tué l'amour? (Photo OFSP)

sans doute pas un hasard si la prévention fleurit aux coins des rues par stands ou bus interposés...

Personne à blâmer donc dans ce fourvoisement, mais des leçons à tirer pour la suite. D'ailleurs, la plupart des éducateurs en santé savent que désormais ils doivent entrer dans la phase dialogue de la prévention contre le sida, car la campagne, elle, doit continuer, parce que, comme le remarque un animateur: « Sous l'apparente connaissance, derrière le ras-le-bol, l'angoisse subsiste. »

Pour certains, le sida a carrément tué l'amour.

Sans être si pessimiste, force est de constater que les jeunes devront côtoyer le sida, se responsabiliser et qu'ils le savent.

Quant à ce dossier en deux volets, il propose un itinéraire dans le monde de ces jeunes aux prises avec le sida. Paroles de jeunes, des témoignages « bruts » pour les plus de 20 ans, d'autres mis en forme, classés et commentés pour les moins de 20 ans.

Viennent ensuite les modes de prévention mis à la disposition de la jeunesse.

Ajoutons que si certains cantons sont privilégiés dans ce dossier, cela ne signifie pas forcément que les autres fassent moins ou pas de prévention.

Entre peur et solidarité

Le sida, un fléau: une occasion, aussi, pour s'interroger sur ses rapports aux autres?

Nous avons choisi de présenter les témoignages des jeunes en deux parties: l'une pour les moins de 20 ans, l'autre pour les plus de 20 ans, car le sida n'est pas perçu de la même façon dans les deux tranches d'âge.

Nous commençons par les plus âgés, qui peuvent être séropositifs, qui ont des amis séropositifs ou qui connaissent des malades. Le sida les préoccupe, les inquiète, mais chacun le perçoit à sa façon.

« J'ai 24 ans, je ne suis pas toxicomane et pourtant je suis séropositive. Le sida? Je vis avec depuis trois ans, depuis que j'ai rencontré Hervé, le grand amour de ma vie. Hervé, quand je l'ai connu, était en traitement à la méthadone depuis huit ans sans que son psychologue, qui touchait 800

francs d'honoraires par mois, ne diminue sa dose.

» En 1988, c'est le signal d'alarme avec la première broncho-pneumonie d'Hervé. Et le départ pour le Brésil où nous restons huit mois. En décembre, Hervé perd près de dix kilos. Il est hospitalisé à Fortaleza. En une semaine, bourré de vitamines, il récupère.

» Puis c'est la rechute, sa santé se dégrade. Nous rentrons en Suisse pour apprendre, d'après les diagnostics des médecins du CHUV (l'Hôpital universitaire de Lausanne), qu'Hervé a le sida.

» Dans un premier temps, il va relativement bien avec juste deux poussées de fièvre par jour. Et puis, lors d'une consultation, un médecin remarque cette fièvre et

l'hospitalise immédiatement. C'est le début d'un long cauchemar!

» En trois semaines, Hervé subit examen sur examen: bronchoscopie, endoscopie et j'en passe. Il perd quinze kilos et ne peut presque plus marcher. J'ai hurlé au scandale dans cet hôpital jusqu'à ce qu'il sorte.

» Il commence alors une cure ambulatoire à l'AZT. Au bout de dix jours le médecin lui dit d'arrêter car sa moelle épinière est touchée. Nous décidons de ne plus retourner à l'hôpital et Hervé suit un traitement homéopathique: le régime Kousmine et des séances de Reiki: passation d'énergie par imposition des mains. Au bout de quatre jours, il reprend le dessus. Nous faisons partie d'un groupe sida qui se réunit une fois par mois pour discuter, échanger des idées...

» Quand nous sommes rentrés du Brésil, j'ai trouvé un studio au centre de Lausanne. Très vite ça devient insupportable d'y vivre à deux. Hervé tousse beaucoup et je n'arrive plus à dormir. Mais il est impossible de déménager. Nous ne sommes pas mariés et n'avons pas droit à un appartement subventionné. De plus, l'assistante sociale me dit que parler d'Hervé m'empêcherait carrément de trouver un logement.

» C'est elle qui a inscrit Hervé à l'AI. Peine perdue. Dix ans de travail et pas un sou à la clé. Pourquoi? Eh bien parce que le sida est une maladie dégénérative et que l'état d'Hervé n'est pas stable. Le dossier est en attente pour une année.

» A l'époque j'étais journaliste stagiaire et mon salaire n'était pas suffisant pour vivre et payer les traitements en médecine parallèle. En mai, nous faisons une demande d'allocations et nous recevons 500 francs.

» Entre-temps, Hervé va mieux et pense retravailler. Soudain, en novembre 1989, il retombe malade. En décembre, il doit être hospitalisé. Le 26 janvier, il s'en va à jamais. Ce jour-là, il neige, il grêle, puis le soleil pointe à l'horizon...

» Depuis, j'ai quitté le studio et je squatte chez des amis. Je suis aux poursuites depuis deux mois avec 30 000 francs de dettes. J'ai reçu une lettre de l'AI me disant qu'Hervé va toucher sa rente... à partir du mois de juin 1990. Le même jour, l'assurance m'avise que les frais allaient être remboursés à 100%, sauf que les chèques ne me sont pas destinés puisque nous n'étions pas mariés.

» J'ai compris beaucoup de choses pendant cette épreuve. D'abord, je ne veux pas que d'autres vivent ce que nous avons vécu. Ensuite, je veux dénoncer les injustices de notre société, de l'AI, des assurances. Je trouve que notre argent est mal utilisé. Je me demande par exemple pourquoi l'Etat refuse d'autres voies thérapeutiques, s'obstinant dans la plus coûteuse, qui ne donnera pas de résultats avant au moins cinq ans. Et puis, on ne tient pas assez compte de l'aspect psychologique de la maladie. L'angoisse, les sentiments de culpabilité envers ses parents ont par exemple aggravé le sida d'Hervé...



» Mais pour moi, la vie continue. Je vais relativement bien. Je me nourris bien. Je suis un traitement homéopathique et fais du Reiki. Une fois par semaine, je rencontre une femme médecin qui me donne énormément d'énergie.

Le sida? Il y a deux ans, il était synonyme de survie. Maintenant, je le vis autrement, c'est devenu pour moi un message d'amour, de vie et de lumière...»

Nathalie, 24 ans

« Bertrand, un copain, est mort du sida. La dernière fois que je l'ai vu, il était à l'hôpital. C'était son second séjour. Les médecins ne pouvaient plus rien pour lui. Il avait tellement maigri : ce n'étaient plus que deux grands yeux. Je savais que je ne le reverrais pas. Et puis, récemment, j'ai rencontré Charles, un autre copain, l'ancien ami de Bertrand. J'ai eu un choc et j'ai senti que Charles l'avait remarqué. Nous étions gênés tous les deux. Il avait des taches sur le visage. »

Antoine, 26 ans

« Je connais deux frères dont l'un, Denis, est séropositif, état qu'il cache à son frère et à ses parents. Je voudrais l'aider à en parler ouvertement à sa famille comme il le fait avec nous. Peut-être que ça l'aiderait, parce qu'en ce moment il brûle la chandelle par les deux bouts. Il vit chez nous, sort constamment, provoque tout le monde à propos de tout et de rien... »

Charlotte, 24 ans

« Je me demande s'il faut savoir si l'on est séropositif ou pas. Je pense à Emile, un ami. Il s'est très bien sorti de la drogue grâce à sa copine, mais il a tellement peur d'être séropositif qu'il va tout le temps faire des contrôles chez son toubib. »

Donald, 26 ans

« Ce problème ne me concerne pas. Je ne veux pas dire qu'on n'en parle jamais avec des copains (j'en ai d'ailleurs un qui en est mort), mais enfin on sait ce qu'il faut faire pour l'éviter. Ça ne veut pas dire que j'exclurais quelqu'un qui serait séropositif ou malade du cercle de mes amis. »

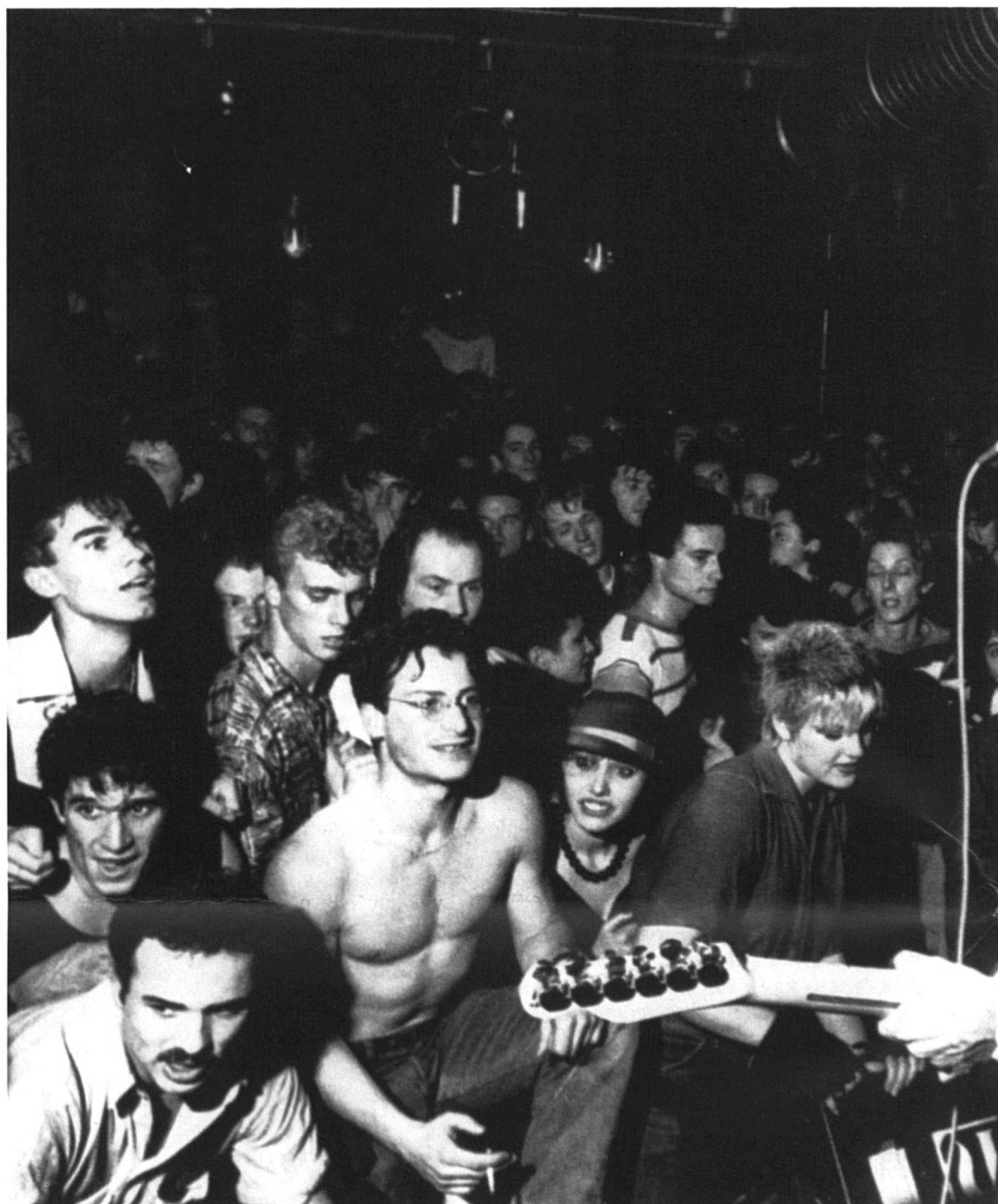
Béatrice, 20 ans

« Personnellement, je dirais que le sida ne représente pas grand-chose – je ne me drogue pas, je suis fidèle, l'information est suffisamment claire. Quand j'ai fait la connaissance de mon amie, nous avons fait tous les deux le test, sachant qu'il serait négatif. Je n'ai pas un comportement à risques. Mon oncle est mort du sida, mais lui, il avait un style de vie à risque. C'est une question de savoir prendre ses précautions. »

Etienne, 26 ans

* * *

Les moins de 20 ans n'ont évidemment pas la même perception des choses. Comme base de cette deuxième partie, six témoignages et quarante questionnaires remplis par des jeunes, auxquels s'ajoutent les remarques de gymnasiens de La Chaux-de-Fonds, tirées d'une émission de radio (voir encadré p. 12).



Ne pas exclure les séropositifs de la communauté des jeunes. (Photo OMS)

Ils ont entre 15 et 19 ans, parmi eux 20 filles et 7 garçons, les autres ayant répondu au questionnaire de façon anonyme.

Lorsqu'ils sont connus, nous ajoutons derrière les témoignages le prénom, l'âge, le type d'école : CO pour collège, EP pour école privée, et le canton.

Pour plus de clarté, nous avons regroupé ces réponses par thèmes, des thèmes qui sont à l'image des préoccupations récurrentes des jeunes.

Opinions sur l'information

De nombreux jeunes se plaignent d'être mal informés, que l'information est trop scientifique, pas adaptée à leurs problèmes, trop générale : « La plupart des gens ne savent toujours pas comment on l'attrape.

L'autre jour, un copain de classe est venu me dire : samedi soir, j'ai passé la soirée avec une fille. On était nus. Le lendemain, j'ai eu plein de boutons. Tu crois que c'est le sida? » (Sandrine, 18 ans, GE.)

D'autres estiment qu'il y a saturation, que le sujet est usé, voire banalisé : « Je ne lis même plus les articles sur le sida. J'estime que j'en sais assez. Les sondages, les questions des autres dans les journaux pour jeunes, par contre, ça m'intéresse. » (Patricia, 15 ans, CO, GE.)

La plupart ont l'impression d'avoir compris le message, et que les personnes plus âgées sont moins bien informées.

Ils savent également faire la part des choses dans l'information : « Je trouve qu'on fait trop de bruit autour du sida. Pourtant le cancer existe encore. Quelquefois, j'ai l'impression que c'est un formidable coup de pub, que les médias s'en donnent à cœur joie... » (Nicolas, 19 ans, CO, GE.)



n'arrive plus à parler...» (Vanessa, 15 ans, EP, FR.)

Et puis, l'exception qui confirme la règle: «C'est une maladie vénérienne due à un virus. On ne peut pas l'avoir par des contacts sensitifs...?»

D'où viennent les informations ?

Les sources sont très variées et vont de l'école aux parents en passant par les médias: articles de journaux, émissions médicales, radio, les livres, les amis, le cinéma, le gynécologue, le planning familial, les associations ou les centres de prévention.

Des expositions sont mentionnées, sans oublier la publicité dans la rue: «J'aime bien les affiches de la nouvelle campagne avec les réactions des gens comme vous et moi.» (Patricia, 15 ans, GE.)

La peur

Elle existe, pas toujours explicite, mais elle est là, latente. Parce que c'est la maladie du siècle, qu'elle se propage si vite, qu'elle peut s'attraper bêtement avec du sang contaminé lors d'une transfusion... Peur également du séropositif ou de malades désespérés qui contaminent comme ça, sans dire qu'ils sont touchés...

Peur des adultes, souvent, très souvent: «J'ai lu récemment un article sur un homme qui avait voyagé en Thaïlande. Là-bas, il avait eu des relations avec des femmes, sans préservatifs. A son retour, il se demandait s'il devait désormais utiliser un préservatif avec sa propre femme...»

Certains n'ont pas peur, car ils considèrent le sida comme une maladie qui dépend d'un choix de vie...

Qu'est-ce que le sida pour eux ?

En règle générale, ils savent assez précisément et parfois très scientifiquement ce qu'est le sida: une maladie sexuellement transmissible ou qui se transmet par le sang. Ils connaissent les causes de la transmission: relations sexuelles non protégées ou seringues contaminées. Ils savent que c'est une maladie mortelle, qu'elle atteint surtout les jeunes, que les remèdes tardent à venir et qu'elle est encore incurable. Ils sont impressionnés par sa propagation rapide, par la façon dont on l'attrape, par son aspect foudroyant. Ils sont préoccupés par la déchéance physique du malade: «On maigrit terriblement, on est pris de tremblements et on ne peut plus se débrouiller tout seul. En principe, vers les derniers mois, on

La solidarité

Elle est à toute épreuve. Pour eux, le malade ne doit pas être exclu, car il a encore plus besoin des autres. Il faut l'aider sur le plan moral, le considérer comme une personne normale.

Une solidarité totale jugée excessive, ambivalente et, en fin de compte, fragile par Michel Guillaume, de «Point Fixe», à Lausanne: «C'est une manière de nier leur peur, or la peur existe chez chacun de nous, il faut la maîtriser afin qu'elle n'engendre pas l'exclusion, mais ne pas la nier.»

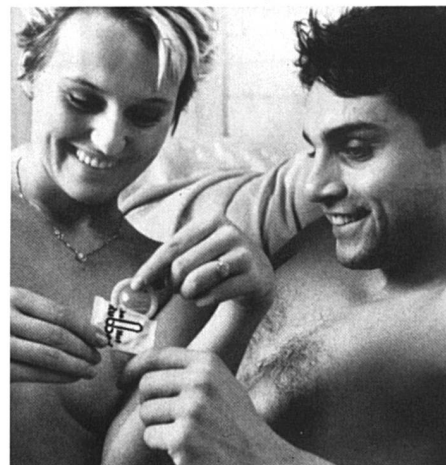
Peur que certains avouent sans se déshumaniser: «Je crois que je ne serais pas du tout à l'aise avec des séropositifs ou des sidéens. Il faut être honnête... je serais un peu stressée de vivre avec eux...» (Valérie, 18 ans, CO, GE.)

«Je me suis trouvée une fois en face d'une femme qui militait pour une association anti-sida et qui disait qu'elle était séropositive. J'ai un peu flippé.» (Patricia, 15 ans, GE.)

«Si c'est un bon copain, aucun rejet. Juste un peu de prudence à cause des coupures. Quant au copain plus éloigné, c'est dur à dire. Je ne vais pas tout faire pour l'inviter, mais j'ai de la peine à dire si je vais aller spontanément vers lui à cause de cela.» (Thierry, 17 ans, CO, GE.)

Faut-il dire que l'on est séropositif ?

Certains en parleraient pour tester les vrais amis ou bien le diraient aux proches, aux camarades de classe. D'autres n'en parleraient pas, craignant de devenir des «bêtes curieuses», d'être plaints. La plupart trouvent la question épineuse et ne savent pas du tout quoi répondre.



Érotiser le préservatif: facile à dire! (Photo OFSP)

Le préservatif

En théorie, ce n'est plus un inconnu et il est admis comme le seul moyen de prévention, hormis la chasteté ad aeternam, même s'il n'est pas efficace à 100%. Ce qui ne signifie pas qu'il soit très prisé: «Difficile de parler du sida dans un premier rapport... Et puis, le préservatif n'est pas très romantique, presque peu ragoûtant... pas attrayant... Après des générations, peut-être que ça entrera dans les mœurs...» (La Chaux-de-Fonds.)

Un préservatif qui a pris une connotation négative. Avant le sida, il protégeait de la vie, maintenant, il protège de la mort.

Michel Guillaume explique: «Autrefois, quand il était utilisé à des fins de contraception, le préservatif établissait une complicité dans le couple, aujourd'hui, il la détruit. Certaines jeunes femmes préfèrent dire à leur partenaire qu'elles réclament le préservatif parce qu'elles ne prennent pas la pilule. Ça ne supprime pas l'angoisse...»



La sexualité est redevenue mortifère comme à la fin du siècle dernier lorsque sévissait la syphilis qui inspira tant de tableaux et de romans. Pour la tirer de là, Michel Soulé, psychanalyste pour enfants à Paris, propose une prévention «entre la carotte et le bâton du gendarme» avec un préservatif érotisable!

Erotique ou pas, il est jugé indispensable par les jeunes. «Je trouve justement que c'est une preuve d'amour si le garçon accepte de mettre un préservatif. Je serais prête à le fournir, je contrôlerais ainsi la qualité du préservatif. Du moins en théorie.» (Valérie, 18 ans, CO, GE.)

Cause-t-on sida ?

Ce n'est en tout cas pas le sujet de discussion numéro un... On en discute de temps en temps avec les parents, à l'école ou encore... «Nous avons eu un seul cours d'éducation sexuelle au collège. Les garçons avaient tous manqué. J'ai l'impression que les garçons sont plus pudiques. Les

filles, on en parle mais peu quand même.» (Valérie, 18 ans, CO, GE.)

Différence fille-garçon ?

Si la majorité des jeunes ne voit pas de différence dans la manière d'aborder le sida et répond laconiquement par non à la question, ceux qui développent le sujet sont moins catégoriques: «Les garçons sont certainement autant concernés par le sida que moi.

Mais il me semble qu'il y a une approche différente. Je ne sais pas très bien, car on n'en discute jamais entre nous.» (Sophie, 15 ans, CO, GE.)

«Les filles sont doublement concernées, parce qu'il y a le sida et le danger d'être enceinte. Je pense d'abord à ne pas être enceinte et après au sida.» (Sandrine, 18 ans, CO, GE.)

«Les hommes semblent plus inconséquents. Rares sont ceux qui proposent d'emblée de mettre un préservatif.» (Sophie, 18 ans, CO, GE.)

De l'information au dialogue

Le discours préventif suscite le rejet. Sauf quand il est prétexte à l'échange, et pourquoi pas, au sourire...

Personne ne nie l'importance de la prévention auprès des jeunes puisqu'il s'avère que les 20 à 30 ans sont proportionnellement les plus touchés par la séropositivité en Suisse avec 1 personne sur 80 contaminée contre 1 sur 300 pour le reste de la population...

De plus, selon des recherches fédérales, la quête du partenaire idéal semble inciter nombre de jeunes Suisses à avoir des relations successives...

A propos de prévention, on peut dire que tous les cantons ont répondu à l'appel de l'Office fédéral de la santé publique et mené une campagne de sensibilisation auprès de la jeunesse. Selon les cantons, elle est plus ou moins classique, interactive à l'heure de la télématique, ou bien carrément débridée.

Le seul canton qui se fasse décidément tirer l'oreille est celui du Valais. Il faut dire que le sida est entré dans les écoles valaisannes avant l'éducation sexuelle, peu répandue. Pas étonnant que les partisans de

la politique de l'autruche en matière de sida soient montés aux barricades à la vue du préservatif agité en pleine classe.

Prévention à l'école

«A Genève, les cours d'éducation sexuelle existent depuis 1925», précise la Dr Danièle Lecomte, responsable de la politique des programmes d'éducation pour la santé au Service santé jeunesse du canton. Elle poursuit: «Un programme de prévention des toxicomanies est en place depuis 1971 et la campagne antisida s'est intégrée dans ce tissu d'informations scolaires dès 1987. Avec toutefois un changement d'orientation. On ne parle plus de groupes à risque mais de comportement à risque.»

Au programme genevois, un cours dès l'âge de 9 ans. Trois ans plus tard, on montre le préservatif aux élèves. Ils auront ensuite un cours par an à raison de trois

heures maximum. Ce qui est problématique, car dans plusieurs classes, l'information sur le sida a limité l'éducation sexuelle tout aussi nécessaire. Le Service santé souhaiterait obtenir plus d'heures à disposition pour des cours en deux temps: d'abord mixtes, puis filles et garçons séparés.

Dans les grandes lignes, le Service santé jeunesse suit les directives de l'OFSP et distribue le matériel didactique de l'office fédéral agréé d'initiatives genevoises: dossiers, textes d'adolescents ou expositions.



Les courts-circuits de l'information... (Dessin tiré de l'ouvrage «L'Amour préservé»)

Selon Christian Mounir, éducateur en santé du service, les jeunes connaissent maintenant l'essentiel des données cognitives, même s'ils expriment parfois encore des doutes sur le danger d'une piqûre de moustique ou bien d'un baiser profond. Mais pour lui, le cadre scolaire avec son «heure sida» par an est inadéquat: «Il faudrait pouvoir revenir sur les choses, être plus disponibles, parler de la gêne ou du préservatif dans la poche la première fois.»

Dans le canton de Vaud, Monique Weber, chargée par Pro Familia de l'information dans les écoles, tient plus ou moins le même discours: «L'information sur le sida doit être dispensée dans le cadre d'un dialogue. Il faut avoir le temps d'attendre que les jeunes signalent eux-mêmes leurs manques. Arriver dans une classe avec le mandat de faire de l'information sur le sida peut provoquer des réactions de rejet.»

Sa collègue Carla Chatterji ajoute: «On prêche l'usage du préservatif à des jeunes qui ont déjà pas mal de problèmes à éprouver leur sexualité. Ils sont bloqués, ne savent pas comment s'y prendre avec l'autre sexe... Alors, ça passe mal.»

Toujours à propos du préservatif, Carla Chatterji a présenté une galerie de portraits de filles à des apprentis de l'Ecole des métiers à Lausanne. Elle leur demandait avec lesquelles ils jugeraient nécessaire d'utiliser un préservatif: «C'étaient toujours les filles aux allures punk dont ils se méfiaient. Jamais des blondinettes BCBG...»

La collaboratrice de Pro Familia mentionne également ce qu'elle appelle «l'effet bulle», qui fait qu'on ne se méfie pas des gens qu'on connaît, sans se préoccuper des



relations qu'elles/ils peuvent avoir eu hors du groupe.

A Fribourg, c'est le Planning familial qui donne des informations sur le sida dans les cours d'éducation sexuelle.

En Valais, l'information sur le sida est introduite dans les écoles lors de la campagne officielle de 1987. Sa diffusion est confiée aux médecins de district. La plupart du temps, les élèves de plusieurs degrés sont réunis dans un auditoire – il y a parfois jusqu'à 400 personnes – où ils écoutent une conférence et voient une série de diapositives défiler à toute vitesse devant leurs yeux... peu de questions évidemment. Dans son enquête, Paul Mottiez note que la brochure de l'OFSP a suscité de vives réactions de la part des directeurs d'école et qu'elle a été relativement peu distribuée.

Les directeurs d'école ont également déploré le manque de dimension éthique de la campagne. D'autres n'ont tout bonnement pas voulu entendre parler du sida dans l'enceinte de leur établissement.

Pour Cilette Cretton, politicienne valaisanne, la difficulté réside essentiellement dans le fait que le Valais n'a jamais voulu introduire un programme d'éducation sexuelle dans les écoles: «J'ai moi-même présidé, en 1975, une association qui se lançait: l'Association valaisanne pour l'éducation sexuelle et le planning familial. J'ai fait de nombreuses interventions au Grand Conseil à cette époque, sans aucun résultat...»

Centres et permanences

Le **Groupe sida Genève** est présent dans des festivals, des restaurants et des bars pour jeunes où il distribue des préservatifs. Il soutient des initiatives de jeunes et est contacté par des centres de loisirs pour de l'information. Le groupe s'occupe de prévention auprès des jeunes homosexuels. Pour Gérard Falcioni, un des permanents, «la campagne devrait se teinter d'humour».

Sida Info Jeunes: une vingtaine de jeunes décident, il y a deux ans et demi, de fonder une association. Ils veulent toucher les 15 à 25 ans pour des motivations fort diverses qui vont de l'altruisme au «copain dans le groupe». Hubert Patry, un des responsables, insiste sur la convivialité, le fait qu'ils rient, s'amusent ensemble.

Sida Info Jeunes est subventionné par le canton et par le Groupe sida Genève. Ses actions: des stands dans les fêtes, dans la rue: «Nous aimons ce qui provoque, d'où cette capote rose de 2 m 50 que nous avons fixée une fois sur notre stand en plein centre ville.» D'habitude, les gens s'arrêtent, les jeunes parlent de leurs difficultés à mettre un préservatif, de leur séropositivité ou de la drogue.

Le 22 septembre prochain, sida Info Jeunes organise une grande soirée sous tente dans le parc des Bastions.

Une anecdote pour terminer: l'association est sponsorisée par Ceylor, qui la fournit en capotes à gogo mais exige l'exclusivité! Tout nouveau, un numéro de téléphone: (022) 781 31 10.

Le Point est une permanence sociale pour jeunes de 12 à 20 ans. Le Point organise des groupes de jeunes, s'occupe de jeunes immigrés, offre des jobs ou des entretiens. Et, c'est inévitable, le Point a un petit coin sida.

Une permanence téléphonique, au (022) 28 08 26, le jeudi de 10 h à 13 h depuis deux ans, qui ne fonctionne pas très bien. Elle n'est pas encore entrée dans les mœurs.

«Nous avons mis une corbeille pleine de préservatifs sur une de nos étagères. Eh bien, ils disparaissent sans que personne ne semble jamais les prendre.»

A Fribourg, l'Antenne cantonale d'aide suisse contre le sida a une permanence le jeudi de 19 h à 21 h et un bus fourni par l'OFSP. Six bénévoles se partagent le travail: «L'Etat de Fribourg ne donne rien, explique l'une d'elles. On nous a juste annoncé que l'Office de la santé publique commence une enquête sur l'utilité de la prévention...»

Tremplin assure l'accueil et l'hébergement de jeunes toxicomanes; 20% d'entre eux sont séropositifs et les animateurs sont



L'exemple des adultes: il y a les coincés... (Dessin tiré de l'ouvrage «L'Amour préservé»)

Le Point s'est affilié au Groupe sida Genève et effectue des accompagnements de jeunes adultes séropositifs. Didier Chapuis, un des permanents, commente cette affiliation: «C'est pour mieux comprendre les enjeux en prévision d'adolescents qui seraient séropositifs. Il s'agit d'une nouvelle forme de travail social.»

Infor Jeunes est un centre d'information pour les 15 à 30 ans. Il en reçoit 1500 par an. Le Point distribue de la documentation sur le sida, qui est aussi abordé lors d'entretiens.

Infor Jeunes travaille avec le Groupe sida Genève et se préoccupe de toxicomanie.

Et puis, au détour d'une anecdote, Pierre-Yves Aubert note que le message passe:

en pleine réflexion quant au type de politique à adopter.

Point Fixe est une permanence du Centre social protestant du canton de Vaud destinée à l'origine aux personnes concernées par l'homosexualité et la prostitution. Parmi sa «clientèle» très variée, les jeunes ne sont pas majoritaires.**

Cependant, les responsables de la permanence ont l'occasion de rencontrer des jeunes avec le bus itinérant Stop sida. A Point Fixe, on utilise l'information comme un prétexte au dialogue.

Pour Michel Guillaume, responsable de la permanence, le discours préventif sur le sida est perçu comme un discours d'adultes, comme un discours parental, un discours à transgresser. Michel Guillaume



... et les complètement relax ! (Tiré d'un roman-photo paru dans un numéro spécial pour les jeunes de PS Magazine, publication de l'OFSP)

observe également l'inconséquence de certains comportements comme celui d'un jeune paniqué par son premier rapport homosexuel mais qui ne se soucie pas des risques encourus en couchant avec des filles.

Et les difficultés des parents qui veulent parfois surprotéger leurs enfants en allant chercher eux-mêmes les préservatifs pour leurs rejetons. Son commentaire: « Si le jeune n'est pas capable d'aller s'acheter des préservatifs tout seul, c'est qu'il n'est pas vraiment mûr pour une vie sexuelle. En ce sens, mettre un frein à la sexualité de ses enfants peut être structurant pour leur autonomie. »

A l'heure de la télématique

Le CIFERN (Centre d'information familiale et de régulation des naissances) a mis le sida sur écran à Genève dans son programme d'information télématique sur Suisstell. Sur 160 pages d'information, 100 sont consacrées au sida. De plus, il existe une « boîte aux lettres » (BAL) dans laquelle on peut « déposer » ses questions. La réponse suit via la machine.

Le CIFERN a mis un ordinateur dans un collège genevois pendant un mois pour permettre aux élèves de poser des questions tout en gardant l'anonymat.

Malgré cela, Elisabeth Imfeld, la psychologue du centre qui gère le programme, a l'impression que les jeunes s'adressent ailleurs.

Autres expériences télématiques, RELAIS et SESAME sur Minitel. Ils sont très

branchés dans le monde des jeunes et des services sociaux.

Dans le canton de Vaud, il existe un programme gratuit du Vidéotex destiné aux jeunes, intitulé Ciao. Plusieurs rubriques à l'index, sur l'argent, le logement ou bien la sexualité, et une « boîte aux lettres » pour certaines d'entre elles. Les jeunes disposent de terminaux dans les centres de loisirs et divers autres lieux de rencontre.

Le service fonctionne pour le canton de Vaud, du Valais et du Tessin. Les informations de base sont les mêmes pour chaque canton, sauf pour les adresses des lieux d'accueil, des permanences ou des psychologues. A cause, entre autres, des différences de mentalités, le Valais et le Tessin envisagent de créer un service indépendant.

Parmi les questions anonymes posées, l'homosexualité revient fréquemment et les peurs du sida semblent être souvent les peurs quant à l'identité sexuelle. Le sida est parfois perçu comme immoral, comme le châtement d'une sexualité débridée, comme le montre cette question trouvée dans la « boîte aux lettres » de Ciao: « Peut-on attraper le sida en faisant l'amour deux fois de suite avec sa femme »?

Variations autour du sida

Xavier et Paco, deux étudiants en droit, ont participé à une action du Groupe sida au Festival de Nyon... Depuis, ils ont décidé de « causer » sida entres jeunes via le dessin. Ils ont mis sur pied un concours d'affiches parrainé par le canton et le Groupe sida Genève. Les jeunes ont bien réagi

puisque les deux comparses ont reçu 200 dessins venus de toute la Suisse.

Le jury, composé de spécialistes de la prévention et de graphistes, a jugé le niveau excellent et retenu 60 dessins qui ont été exposés à l'Usine, 18 participants ont été primés. « Les dessins sont drôles, touchants, dramatiques parfois, expliquent les deux étudiants. Mais surtout pour nous, le message a passé, car les gens regardent les affiches et discutent. »

Pan sur le sida est une émission de l'équipe de Carabine FM consacrée à la maladie. Elle est destinée aux écoles mais a été diffusée sur la chaîne de télévision romande début avril. L'équipe de Carabine FM a réalisé le scénario, mais l'idée vient d'Olivier Ischer, du Point, en collaboration avec Marie-Claude Fachinotti, médecin au Service santé jeunesse de Genève. Ces derniers ont d'ailleurs supervisé le scénario et le tournage.

Résultat, une approche qui provoque le rire, parfois jaune, en une dizaine de sketches à voir ensemble ou séparément, selon les besoins de la classe. Testée dans plusieurs écoles, l'émission a été fort appréciée des élèves qui ont ri des attitudes de peur, des mesures de protection exagérées. Ils ont ri, se sont décrits et ont commencé à discuter...

Quant à Hubert Patry, d'Info sida Jeunes, il est enthousiaste, car Pan sur le sida rentre dans le cadre de leur style de prévention: « Il faut avancer pour arriver un jour au T'es branché, t'as la capote ! en toute rigolade... »

Dernière initiative en date, celle de Pro Juventute et de la RSR « La première », qui viennent de produire une cassette intitulée: « Ecoute-moi ! ». Sur une musique originale de Gil Abravanel, des jeunes parlent entre eux de l'amour, de la tendresse, de l'amitié... et du sida. « A glisser dans le baladeur », selon les intentions de ses créateurs, cette cassette parviendra-t-elle à supplanter Simply Red et autres Elton John ? En vente auprès de Pro Juventute, Caroline 1, 1003 Lausanne, tél. (021) 23 50 91, au prix de Fr. 7.-.

Brigitte Mantilleri

* Paul Mottiez: *L'Information des jeunes sur le sida dans le Valais romand*, mémoire présenté à l'Ecole d'études sociales et pédagogique, Lausanne, janvier 1989.

** Lors de notre enquête auprès de « Point Fixe » (tél. 021/20 40 60), les responsables de la permanence nous ont fait part de leur désir de mieux toucher les femmes concernées par le problème du sida. Sur près de 700 appels reçus en 1989, seuls 10% émanaient de femmes. Alors, où et comment les femmes s'informent-elles ? C'est bien volontiers que nous répercutons ce souci, tout en signalant qu'il existe en Suisse alémanique un groupe de travail « Femmes et sida », dont le premier rapport d'activité vient tout juste de nous parvenir. Adresse de ce groupe: case postale 2140, 5001 Aarau. On peut également téléphoner à la coordinatrice, Friedericke Geray, au (021) 272 39 44.



Une expérience pilote

Le sida et les jeunes à la « une » du programme Magellan (Espace 2), le 4 décembre 1989.

Au micro, des élèves de 15 à 17 ans du Gymnase de La Chaux-de-Fonds, leur directeur, un professeur de philosophie et un autre de biologie.

Ils racontent une expérience pas comme les autres : parler sida à l'école mais en sortant du carcan scientifico-puritan des cours de biologie.

Les adultes ont voulu créer une rencontre réelle avec les élèves. Le directeur explique : « La sexualité est discrète sinon inexistante chez ces jeunes et nous avons voulu parler sida dans des rapports autres que ceux de la stricte sexualité, des rapports humains, sociaux ou affectifs. »

Résultat, trois journées de réflexion hors classes.

Voici quelques réactions d'élèves en vrac : « Nous avons dû réfléchir au sida et le représenter par un geste... ça a déclenché une discussion. A 17 h, c'était terminé, mais on a décidé de se revoir. » – « D'habitude, on reçoit des brochures dans lesquelles les termes sont très médicaux. Mais là, on n'a pas parlé seulement sida, mais aussi de l'amour, de la mort, de la maladie et des problèmes sociaux. » – « C'est difficile d'en parler parce que ça touche au sexe, mais là, on a pu s'extérioriser... »

A lire

● *L'Amour préservé: les jeunes et le sida*, un dossier publié sous la direction du Dr Jean Martin, ISPA-Press, 1989. Excellent!

● *La Vie devant eux*, guide pour les jeunes avec des dessins d'Aloys, produit par Infor Jeunes, 1989.

● *Sid'Aventure, Sid'Amour*, une brochure de Martine-Danièle Bovay, N° 1828, de l'Œuvre suisse des lectures pour la jeunesse, Zurich, 1988.

● *Vivre l'Adolescence*, une brochure du canton de Genève, avec un chapitre sur le sida...

SUBJECTIVES

La mort au rendez-vous

Il y a deux sortes de filles, déclarait le plus sérieusement du monde votre mère, quand elle tentait de vous expliquer les choses de la vie, celles qui courent le guilledou et les autres. »

Elle vous comptait évidemment au nombre des autres. Comme vous n'étiez pas assez téméraire pour lui prouver le contraire, ni assez passionnée pour risquer une grossesse surprise en bravant son ukase, vous en étiez réduite à découvrir dans les livres la saveur des cœurs à corps interdits. Pourtant, il y en avait qui osaient. Mais au prix de sueurs froides à l'approche

Pourquoi, alors, ce sentiment de déréliction qui taraude votre maternité ? Ce n'est vraiment pas le moment de piquer à votre mère son rôle d'éteignoir, même si l'amour reste plus que jamais un jeu dangereux. Vous insistez bien sûr sur le bon usage de la petite laine. « Hors de propos », rétorquent-ils aussi sec. On ne se méfie pas de celui/celle qu'on aime et, refrain connu, que-l'on-connaît-depuis-longtemps. Provocation ? Peut-être. Rebuffade sûrement : à leurs yeux – aux vôtres aussi – rien ne justifie votre intrusion dans les arcanes de leur vie intime.



D'après Michel Guillaume, responsable de Point Fixe, à Lausanne, les jeunes réagissent au discours sur la prévention du sida comme ils réagissent aux recommandations concernant le port du casque en boguet : surtout ne pas montrer aux copains qu'on obtmpère... (Photo Pro Juventute)

muette de la nouvelle lune. La pilule ? Elle était alors en rodage et le supermarché du coin ne vendait pas encore les préservatifs en pochettes multiples. On ne fautait plus vraiment en « mettant la charrue devant les bœufs ». A condition que cela ne laisse pas de traces.

Aujourd'hui ? Mère d'ados à votre tour, vous avez parfois l'impression qu'un siècle s'est écoulé depuis vos 18 ans. C'est qu'entre-temps il y a eu Dolto et ses théories sur la sexualité, Woodstock et les beautiful people. Les graffiti sur l'amour pas la guerre ont définitivement balayé les derniers tabous : entrer au royaume d'Eros en faisant l'économie de l'arrêt curé n'est plus péché mortel. Vos ados y comptent donc les étoiles sans sentiment de culpabilité exagérée, et c'est tant mieux. Après tout, s'ils sont assez mûrs pour voter, ils le sont aussi pour s'aimer.

Manque de pot, vous faites justement partie de la première génération de mères à devoir, sida oblige, y mettre plus qu'un grain de sel. Vous n'êtes pas particulièrement mère la pudeur, mais Dieu que cette tâche vous paraît lourde. Si Paris vaut bien une messe, la survie de vos enfants mérite bien que vous gravissiez encore un Golgotha. Votre discours se veut neutre. Mais il tient, pour l'aridité, d'une traversée du désert sans eau, vous reprochent vos enfants qui rêvent, provocation ? rebuffade ? jouez violons, résonnez musettes, amour-fusion, amour-toujours. Quel gâchis...

Tempora mutantur sur le rivage amour : à votre époque, son corollaire était une promesse de vie. Même si cette vie en devenir mettait à l'index la femme qui la donnait. Pour vos enfants, c'est la mort qui est au rendez-vous.

Edwige Tendon